

UNIVERSITÉ DE LA SORBONNE NOUVELLE (PARIS III)

Séminaire « L'Hospitalité » de S. MICHAUD

Consuelo RAMIREZ WHITTLE

Maîtrise de Lettres Modernes

2001/2002

L'Hospitalité et « Le Silence de la mer ».

INTRODUCTION

Pourquoi avoir choisit Le Silence de la mer pour faire une étude sur l'hospitalité ? Écrit par Vercors¹ durant l'été 1941, ce livre, publié avec beaucoup de difficultés en 1942 dans une France occupée par les Allemands, n'est pas précisément un texte où le thème de l'hospitalité apparaisse de manière évidente, ni même suggérée. En tout cas pas l'hospitalité traditionnelle.

Mais qu'est-ce que l'hospitalité et d'où nous vient-elle ? Quels sont ses fondements ? Pourquoi la considère-t-on encore comme un élément de notre humanité ? Mille questions se présentent à l'esprit lorsque aujourd'hui on veut parler d'hospitalité, car comme le dit si bien Fernand Braudel « *tout problème à pied d'œuvre (...) ne cesse de se compliquer, de s'étendre en surface et en épaisseur, d'ouvrir sans fin des*

¹ Pseudonyme de Jean Brullet, 1902-1991. Né d'un père d'origine hongroise venu en France à l'âge de 15 ans et d'une mère berrichonne, institutrice dans sa jeunesse. Grande admiration pour son père qui avait fondé une maison d'éditions populaires. Fait des études d'ingénieur électricien mais en 1926 entame une carrière de dessinateur humoristique et d'illustrateur. En 1937 il décore le pavillon des loisirs à l'Exposition Universelle. Pacifiste, il a des sympathies pour le Front Populaire. En 1940, libéré de ses obligations militaires il se retire dans sa maison de Villiers-sur-Morin et travaille en tant que menuisier. De peur de voir mourir son intellect en faisant un travail purement manuel, il commence à écrire. Pierre de Lescure l'introduit dans la Résistance. C'est lui aussi qui l'encourage à écrire. Tous les deux vont créer les Editions de Minuit, éditions clandestines, qui entre 1941 et 1944 vont publier 25 volumes d'écrivains appartenant à tous les courants de la Résistance. Il meurt le 10 juin de 1991. (Vercors, Le Silence de la mer, Albin Michel, Le livre de Poche, 1951).

*nouveaux horizons de labeur (...) »². Alors, dans le large champ de recherche qui se profile devant le mot hospitalité, il est nécessaire de choisir, car, comme le dit le même auteur « *construire n'est-ce pas toujours se restreindre ?* »*

Il m'a paru important de souligner d'abord l'enchaînement historique qui mène au fondement de l'hospitalité dans notre société, pour ensuite seulement présenter Le Silence de la mer sous le signe de cette notion. Il y a dans le livre de Vercors des signes sensibles qui nous la font percevoir. Enfin, il y a d'autres espaces d'hospitalité dans ce livre, non plus chez les hommes eux-mêmes, mais dans le monde qu'ils ont produit.

² Fernand BRAUDEL, Ecrits sur l'histoire, Flammarion, Paris, 1969, p. 28.

I. ENCHAÎNEMENT HISTORIQUE, FONDEMENTS DE L'HOSPITALITÉ

I.1- Tentative de définition

Il est difficile de donner une définition précise à la notion d'hospitalité, surtout si l'on regarde l'histoire. La société des hommes a évolué, la pratique de l'hospitalité aussi. D'ailleurs, Edmond Jabès se demande : « *-Quelle définition pourrait convenir à l'Hospitalité? – (...) -Une définition est, en soi, une restriction et l'hospitalité ne souffre aucune limitation - répondit le maître.* »³ S'il est facile d'adhérer à cette réponse, il est vrai aussi que, à la base, l'hospitalité peut être définie comme « donner le gîte et le couvert à un étranger » ; pour les uns ce donner sera une « charité », pour les autres un « droit réciproque » ou une « libéralité »⁴, mais la notion d'accueil est toujours présente. Même en histoire la signification de ce mot inclut la qualité d'accueil. Le dictionnaire historique de la langue française précise que : « *hospitalité se dit du système obligeant les occupants d'un territoire de l'Empire Romain envahi par les Germaniques à leur céder une partie des terres, en les accueillant en tant qu'hôtes* ». ⁵ Mais, dans ce dernier cas, le passage du voyageur se convertit en séjour prolongé, alors l'hospitalité se transforme en partage. Il y a dans la notion d'hospitalité une question liée au temps qu'il serait intéressant d'analyser.

Assurément l'hospitalité est née d'une nécessité. L'histoire enseigne que le comportement des populations par rapport au lieu d'habitation par exemple a énormément évolué. La sédentarité est actuellement le mode de vie le plus commun, alors que le nomadisme avait été prédominant ; même si ces deux formes ont longuement coexisté et coexistent encore dans une petite mesure (les bédouins, les gitans sont encore des populations nomades...). Et c'est dans le cadre du nomadisme que l'hospitalité est née. Les hommes se déplaçaient seuls ou en groupes, à la recherche des terres, richesses ou conjoints, ou poussés simplement par l'instinct de survie devant les catastrophes naturelles ou les guerres. Ces voyages, et surtout peut-être ceux qui se

³ Edmond JABES, Le Livre de l'Hospitalité, NRF, Gallimard, p. 55.

⁴ P. ROBERT, Dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française, dirigé par A. REY, 1970.

⁵ Dictionnaire historique de la langue française, sous la direction d'Alain REY, 1998.

produisirent dans les régions désertiques où il était impossible de trouver de quoi se nourrir sans une organisation préalable, sont certainement à la base de sa naissance. Alors, l'hospitalité n'est enfin qu'un geste humain, ritualisé au fur et à mesure que les sociétés se sont développées. Jabès dit que « *la notion d'hospitalité est étrangère à Dieu* »⁶ ; il semble aussi que l'hospitalité soit étrangère aux animaux. Est-elle donc une caractéristique de l'homme ? Le fait que les civilisations anciennes et modernes de tous les continents aient encore ses traces dans leurs mythes et légendes, renforce évidemment l'idée que l'hospitalité est le propre de l'homme.

On avait évoqué la nécessité comme élément clé de son émergence, et si aujourd'hui on pratique de moins en moins l'hospitalité sous sa forme classique c'est que justement elle ne correspond peut-être plus à une nécessité. Le mode de vie ayant beaucoup changé, les motivations et le visage de l'hospitalité se sont modifiés. Une illustration de ce changement se trouve dans le fait que lorsque les frontières n'existaient pas, ou lorsqu'elles n'avaient pas les caractéristiques des celles de notre époque, l'hospitalité était toujours exercée par un individu, alors qu'actuellement, lorsque le voyageur parvient à traverser les limites politiques de chaque pays (parfois infranchissables comme les murs des cités antiques...), il est accueilli par l'administration de celui-ci. Cette tradition humaine qui émane de la nuit des temps devient souvent, dans le monde actuel, un problème qui se résout par l'administratif. Et l'on trouve une confirmation chez Benveniste, d'une situation qu'on ne pensait pas installée de si longue date, lorsqu'il écrit en parlant des Romains :

*« L'institution [l'hospitalité] avait perdu de sa force dans le monde romain : elle suppose un type de relations qui n'était plus compatible avec le régime établi. Quand l'ancienne société devient nation, les relations d'homme à homme, de clan à clan, s'abolissent ; seule subsiste la distinction de ce qui est intérieur ou extérieur à la civitas. »*⁷

Peut-on pourtant assurer que l'hospitalité s'est déshumanisée ? Il me semble que non, car il y a encore des espaces où l'hospitalité est une relation intime entre les êtres. Mais il ne s'agit pas ici d'aller plus loin dans cette vision contemporaine. On

⁶ Edmond JABES, op. cit., p. 65.

⁷ Emile BENVENISTE, Le vocabulaire des institutions indo-européennes, Vol. I, chap. 7, p. 95.

trouve de matière à réflexion pour cette approche dans plusieurs textes écrits par Derrida, Kristeva et beaucoup d'autres.^{8 9 10 11}

I.2- Textes fondateurs

Considérant maintenant les textes qui instaurent la notion d'hospitalité, il est important de noter qu'étant donné l'étendue limitée de cette étude, on ne citera que ceux qui sont les plus facilement accessibles. Aucun d'entre eux ne correspond malheureusement aux civilisations de l'Asie, de l'Afrique, ni de l'Amérique. Toutefois, à propos de ces dernières, on peut citer, à titre d'anecdote, un extrait du journal de bord de Christophe Colomb, lorsqu'il arrive pour la première fois face aux côtes de l'actuelle Haïti. Il écrit à cette occasion :

« Tant les hommes que les femmes et les enfants, faisant mille démonstrations, couraient les uns par-ci, les autres par-là, pour nous apporter du pain de niames qu'ils appellent ajes qui est très blanc et très bon, et aussi de l'eau dans desalebasses et dans des cruches de terre de la façon de celles de Castille. Ils nous apportaient tout ce qu'ils avaient dans ce monde (...) Et tout cela de si bon cœur et avec tant de joie que c'était merveille »¹².

Ce texte souligne l'hospitalité de ces « sauvages », ils accueillirent ces voyageurs avec un savoir-faire évident, où ni le pain ni l'eau n'ont manqué...

C'est aussi sous sa forme la plus conventionnelle, que la notion d'hospitalité apparaît dans quelques textes « fondateurs » provenant des civilisations du pourtour méditerranéen.

⁸ Anne DUFOURMANTELLE invite Jacques DERRIDA, De l'hospitalité, éd. Calmann-Lévy, 1997.

⁹ De l'hospitalité, autour de Jacques DERRIDA. Manifeste, sous la direction de Mohammed SEFFAHI, éd. La passe du vent, 2001.

¹⁰ Julia KRISTEVA, Etrangers à nous-même, Folio Essai, Gallimard, Paris 1988.

¹¹ COMMUNICATIONS, revue de l'Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales. Centre d'études transdisciplinaires (sociologie, anthropologie, histoire), n° 62, intitulé L'Hospitalité et dirigée par Anne GOTMAN, 1997, Seuil.

¹² Cité par René SCHERER, dans Zeus hospitalier, Armand Colin, Paris, 1993, p. 53.

L'Odyssée, livre qui « *contient les plus anciens écrits que nous possédions* »¹³ est encore lu comme l'un de plus grands témoignages de la civilisation grecque, et le philosophe René Schérer le nomme le « livre de l'hospitalité »¹⁴. Selon lui, dans le temps d'Homère, le nomadisme n'existait déjà presque plus et les clans étaient installés dans des cités, mais « *le monde achéen-mycénien ne [connaissait] pas des frontières nationales pas plus qu'il ne [formait] un empire* »¹⁵. Cette configuration politique permet des rapports fluides entre les villes et donc des multiples occasions de pratiquer l'hospitalité. C'est dans ce contexte qu'Homère « *qui, suivant l'opinion généralement reçue, vivait dix siècles avant le Christ* »¹⁶, place son héros. L'Odyssée raconte le retour d'Ulysse vers Ithaque lorsque la guerre de Troie (1200 avant J.C.) fut finie. Poséidon va l'en empêcher. Ulysse ira alors de naufrage en naufrage et d'hospitalité en hospitalité. Car si Poséidon lui lance avec haine : « *va donc errer, souffrant mille morts, sur les mers, va voir si ces enfants de Zeus t'accueilleront !* »¹⁷, l'attitude des hommes et des femmes, qui vont accueillir le naufragé, va démontrer au dieu de la mer que l'hospitalité humaine existe. De plus Ulysse vérifie qu'elle ne dépend nullement du prestige de l'hôte, mais de la simple humanité, car il arrive chez ses hôtes dans un état misérable plutôt que revêtu de ses atouts royaux. Le fait que « *chacun des vingt-quatre chants de l'Odyssée [soit] consacré à une hospitalité au moins* »¹⁸ soutient aussi l'idée que ce poème serait en quelque sorte dédié à l'hospitalité.

Si l'hospitalité était pour Homère une vieille coutume entourée de rites, Platon le philosophe, (428-348 av. J.C.) va parler d'elle comme d'un plaisir, d'une opportunité de montrer sa qualité d'homme. Au début du livre IV de La République on lit :

« *Que répondras-tu Socrate, dit-il, [Adimante] si l'on t'objecte que tu ne rends pas tes guerriers fort heureux, (...) qu'ils ne jouissent d'aucun avantage de la société, comme les gouverneurs des autres Etats qui ont des terres, se*

¹³ Edith HAMILTON, La Mythologie, 1^{ère} éd. 1940, Marabout, Belgique, 1997, p. 17.

¹⁴ René SCHERER, Zeus hospitalier, Armand Colin, Paris, 1993, p. 109.

¹⁵ Ibid., page 106.

¹⁶ Edith HAMILTON, op. cit., p. 9.

¹⁷ HOMERE, L'Odyssée, traduction de Philippe Jacottet, éd. La Découverte&Syros, Paris, 2000, Chant V, vv. 377-378.

¹⁸ René SCHERER, op. cit., page 108

bâtissent de belles et spacieuses maisons (...), offrent aux dieux des sacrifices en leurs noms, exercent l'hospitalité et possèdent ces biens dont tu parlais tout à l'heure(...) ? »¹⁹.

Socrate répondra que les gardiens de la ville ne sont pas là pour se faire plaisir mais pour défendre leur ville et que pour cela il est nécessaire d'être alerte, alors que la richesse rend distrait... Ces textes témoignent d'un monde où l'hospitalité était, à croire ces auteurs, une pratique courante et heureuse des hommes de leurs temps.

Quelques siècles plus tard, Ovide, poète latin qui vécut sous le règne d'Auguste (premier siècle avant J.C.) écrit Les Métamorphoses, recueil de fables « émouvantes d'avoir été jadis la réponse des hommes aux mystères du monde »²⁰. Son œuvre est un abrégé de mythologie, et à cet égard aucun poète de l'Antiquité n'est son égal. Parmi les multiples légendes de ce livre, il y a une qui met spécialement en valeur la notion d'hospitalité. C'est celle de *Philémon et Baucis*²¹. Deux vieux époux vivent à l'écart de leur village dans une vieille cahute misérable. Un jour, deux voyageurs épuisés demandent un lieu pour se reposer, ce à quoi le vieux couple accède tout naturellement, alors que tout le village leur avait refusé l'hospitalité. Ils s'appliquent à offrir aux étrangers de quoi se nourrir convenablement, mais, très pauvres, ils se voient obligés d'utiliser leurs dernières réserves. Les hôtes, attendris par l'hospitalité généreuse du couple, vont se découvrir : ils s'avèrent être des dieux. Ils vont d'une part châtier le village qui ne leur a pas ouvert ses portes, et de l'autre récompenser la charité des vieux. « *Etre vos prêtres et les gardiens de votre temple, voilà ce que nous demandons ; et, puisque nous avons passé notre vie dans une parfaite union, puisse la même heure nous emporter tous les deux (...)* »²², voilà ce que Philémon et Baucis demandent. À leur mort, ils se métamorphosent en deux arbres enlacés, longtemps exposés à la vue des passants. Dans cette histoire exemplaire, on reconnaît l'un des fondements de l'hospitalité dans le monde antique : la peur des dieux. En effet en ces temps anciens les dieux viennent facilement se mêler aux hommes pour les mettre à l'épreuve.

¹⁹ PLATON, La République, livre IV, 419a, in « Œuvres complètes », tome VII, I^{ère} partie, Société d'édition « Les Belles Lettres », Paris, 1967.

²⁰ OVIDE, Les Métamorphoses, éd. de J. P. Néraudeau, Gallimard, Folio Classique, 1992, p. 10.

²¹ Ibid., p. 276-280.

²² Ibid., p. 280.

Récompense ou châtement attendent les élus selon leur attitude. On notera que la notion de « rétribution », qui n'apparaît pas dans tous les textes qui parlent d'hospitalité, est ici d'une flagrante évidence. Cette « troisième composante », qui apparaît aussi dans La Bible, nécessite à elle seule une étude approfondie que nous n'avons pas le temps de réaliser ici. Jacques T. Godbout a écrit un excellent article intitulé « Recevoir c'est donner »²³ dans lequel il étudie les trois éléments de l'hospitalité : recevoir /donner/rendre, où il souligne les significations qui entourent cette notion.

La Bible, livre mythique (Ancien testament) des Juifs et des Chrétiens, deux des plus grandes religions du monde contemporain, est aussi d'un point de vue purement historique un livre très ancien dont la genèse se perd dans la nuit de temps. Les manuscrits de la Mer Morte, ensemble de manuscrits hébreux, araméens et grecs, qui ont été trouvés dans plusieurs grottes des collines arides du désert de Judée, à l'ouest de la Mer Morte, en 1947, « *représentent la découverte archéologique la plus importante et la plus sensationnelle de notre époque* », et sont venus en quelque sorte donner la preuve de l'ancienneté de cette parole. En effet, plus d'un tiers de ces manuscrits appartiennent à l'Ancien Testament, et « *sont de 1000 ans plus vieux que les plus anciens manuscrits connus jusqu'à là* ». L'Etat d'Israël les conserve dans une salle spéciale de l'université hébraïque de Jérusalem qui a été appelé « le Sanctuaire du Livre » et les considère comme « *les plus grands documents historiques du monde* »²⁴. Ces manuscrits (traduits en partie seulement) datent du 3^{ème} siècle avant J.C. et corroborent la traduction grecque de la Bible qui avait été faite vers 250 après J.C. sur des manuscrits hébreux qui ont disparus. Ce livre, fondateur de notre culture occidentale, fait l'apologie de l'hospitalité. Cette pratique faisait partie de la culture des peuples juifs de l'Antiquité et a été transmise aux Chrétiens sans aucune rupture, car le Nouveau Testament, écrit par les apôtres du Christ, la met aussi en valeur. En dehors des exemples très connus du livre de la Genèse (Abraham accueille Yahvé sous la forme de trois anges²⁵, Loth accueille deux anges venus sauver ou détruire Sodome et

²³ Jacques T. GODBOUT, « Recevoir, c'est donner », p. 21-48, in Communications, op. cit.

²⁴ La Bible Thompson, version Louis Segond, révisée, dite à la Colombe, éd. Vida, 1991, in Supplément archéologique, n° 4387, p. 1819.

²⁵ Ibid., Genèse 18, 1-16

Gomorrhe²⁶), on trouve dans les différents livres de l'Ancien Testament d'autres exemples moins frappants peut-être mais qui ne trompent pas²⁷. Cependant il est certain que c'est le Nouveau Testament qui fait de l'hospitalité un devoir et ceux qui veulent accéder au « règne de Dieu » se doivent de la pratiquer. Dans le livre des Romains, 12.13 il est écrit : « *Subvenez aux besoins des saints. Tâchez d'exercer l'hospitalité* » ; dans le livre de Tite, 1.8 : « *... mais qu'il soit hospitalier, ami du bien, sensé, juste, consacré, maître de lui* » ; dans le livre I de Pierre, 4.9 : « *Exercez l'hospitalité les uns envers les autres, sans murmurer* ». La Bible est parsemée de cette phrase impérieuse, mais abonde aussi dans des situations explicitant les rites qui doivent entourer l'accueil d'un hôte. Ainsi, par exemple, la scène de « la pécheresse pardonnée » (livre de Luc, 7. 36-47). Un pharisien²⁸ invite Jésus prendre un repas chez lui. Alors qu'ils sont à table, une femme, connue de tous comme une pécheresse, entre et lave les pieds du Christ avec ses larmes, les essuie avec ses cheveux et répand sur eux du parfum. L'hôte considère que si Jésus est prophète comme on le dit, il doit pouvoir reconnaître cette femme et refuser ses manifestations. Mais Jésus profite au contraire pour mettre en valeur les rites qui doivent entourer une véritable hospitalité : « *Tu ne m'as pas donné de l'eau pour mes pieds...* », « *Tu ne m'as pas donné de baiser...* », « *Tu n'as pas répandu d'huile sur ma tête...* » dit-il en s'adressant à son hôte. Il souligne ainsi quels sont les gestes qui doivent l'accompagner pour qu'elle soit parfaite. Ces textes contribuent ainsi depuis fort longtemps à introduire dans la société occidentale les gestes et la pratique de l'hospitalité.

Si maintenant nous prêtons attention au Coran, le livre des Musulmans, la troisième des plus importantes religions du pourtour méditerranéen, Pierre Centlivres écrit : « *la référence (de l'acte d'hospitalité) dans la tradition musulmane est l'exil du prophète Mahomet, de La Mecque à Médine, en 622, et l'hospitalité accordée par les Médinois aux compagnons du Prophète* »²⁹. N'ayant pas une connaissance de cet

²⁶ Ibid., Genèse 19, 1-16

²⁷ Ibid., Gn. 24.31 ; Ex. 2.20 ; Jg. 13.15 ; 2R. 4.8 ; Ne. 5.17 ; Jb. 31.32.

²⁸ « Juifs qui vivaient dans la stricte observance de la Loi écrite (Thora) et de la tradition orale, et que les Evangiles accusent de formalisme et d'hypocrisie », P. ROBERT, Dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française, dirigé par A. REY, 1970.

²⁹ Pierre CENLIVRES, « Hospitalité, état et naturalisation » p. 90-107, in revue Communications, op. cit.

ouvrage essentiel, on fait confiance à l'auteur de cet article et du moment où il parle de « référence » nous entendons par là que cet événement est bien le début de toute une tradition d'hospitalité dans les populations de culture musulmane.

Edmond Jabès, dans son texte poétique sur l'hospitalité, raconte une histoire qui concerne un bédouin, un homme de culture musulmane. Deux hommes se trouvent en perdition en plein désert du Sinaï, sans eau ni nourriture et sans plus de moyen de transport. Leur voiture s'est enlisée dans le sable. La ville étant assez loin ils hésitent de se lancer dans une marche à travers le désert, mais, lorsqu'ils s'aperçoivent que les hyènes et les vautours leur tournent autour, ils décident quand même de l'atteindre. Ils partent donc et suivent un sentier à peine dessiné mais qui les rassure. Tout d'un coup un bédouin apparaît sur le chemin et demande à connaître leurs mésaventures. Après les avoir entendus, il décide de les accompagner et de les laisser en des bonnes mains, « *n'êtes vous pas mes hôtes* » leur dit-il en guise d'explication. Les hommes reviennent quelques jours après avec de l'aide pour libérer leur voiture, mais s'arrêtent chez le bédouin pour y déposer quelques cadeaux apportés en guise de remerciement. Le nomade les reçoit, mais fait comme s'il ne les reconnaissait pas. Ils repartent étonnés et déçus. Plus tard seulement ils vont comprendre que l'hospitalité est pour les bédouins un acte qui ne se pratique qu'envers les étrangers, et que si le nomade les avait reconnus, son geste n'aurait plus été hospitalier mais amical, et qu'il se serait senti alors faillir à la loi de l'hospitalité qu'il tenait à pratiquer pour honorer Dieu. Cette petite histoire illustre un des aspect de l'hospitalité musulmane et confirme le fait que cette pratique est aussi largement présente dans le monde coranique.

Avoir une ample vision de l'hospitalité traditionnelle était utile avant d'aborder Le Silence de la mer, car, bien que le schéma de l'hospitalité s'y trouve représenté dans le récit (un vieil homme reçoit et loge un étranger), la situation elle-même ne possède pas les caractéristiques essentielles de l'hospitalité mais de son contraire. Il s'agit ici des circonstances particulières que nous allons découvrir.

II. L'ŒUVRE DE VERCORS

II.1- « Le Silence de la mer »

L'action se déroule dans une maison située dans un village français occupé par les Allemands, pendant la 2^{ème} Guerre mondiale. Les habitants de la maison sont un vieil homme et sa nièce. Et un officier allemand, qui choisit de se loger dans cette maison. Le narrateur du récit est le maître de maison. L'Allemand arrive un soir au début de l'hiver. Il se présente de manière très respectueuse, mais on le reçoit dans un silence total. Werner von Ebrennac, par ailleurs musicien et compositeur, est sensible à la résistance muette de ses hôtes. Il l'admire. « *J'éprouve une grande estime pour les personnes qui aiment leur patrie* »³⁰ dit-il. Tout au long de son séjour de six mois, les propriétaires gardent un silence « *épais et immobile* »³¹. Mais l'officier ne s'en lasse pas, au contraire, il recherche leur compagnie. Tous les soirs, il descend dans le salon, où on ne le regarde même pas, et où l'on continue son activité, comme s'il n'existait pas... Alors, il monologue. De sa vie, de son admiration pour l'esprit français, de sa certitude d'une alliance prochaine... car, selon lui, l'Allemagne et la France sont des pays qui ont besoin l'un de l'autre pour grandir... Lorsque le printemps arrive, il part à Paris pour quelques jours. Il part heureux, car il va rencontrer de bons vieux amis qui participent à la table de négociations, et parce qu'il est sûr qu'il va enfin entendre l'annonce du *mariage* franco-allemand dont il rêve. Von Ebrennac revient au village. Mais il ne descend plus au salon. Longtemps l'oncle et sa nièce continuent à garder le silence. Enfin, un soir, ils l'entendent descendre. Il frappe à la porte comme toujours, mais cette fois-ci il attend qu'on lui réponde. Avant, il n'attendait pas de réponse car il savait qu'elle ne viendrait pas. Maintenant il attend, il attend longuement jusqu'à qu'une réponse lui parvienne. Alors seulement il ouvre la porte, et, avec un effort évident, leur dit son horreur face à la situation qu'il a découvert à Paris. Il part, il a demandé son transfert au front. Puis, comme chaque soir, il leur souhaite une bonne nuit. Mais il ajoute : « Adieu » en regardant fixement la jeune fille. Le silence est lourd. L'officier attend longtemps, la main posée sur le bouton de la porte. Et enfin, pour la première et

³⁰ VERCORS, Le Silence de la mer, Albin Michel, Livre de poche, Paris 1951, p. 20.

³¹ Ibid., p. 20.

pour la dernière fois, on entend un bruit imperceptible provenant des lèvres de la jeune fille : « Adieu ».

Ce récit fait de lenteur et d'immobilité, des mouvements imperceptibles, des silences remplis des pensées, est un récit sobre et poignant. Le détail minutieux des gestes que l'auteur prête aux personnages immobiles, exprime avec une grande force le drame des protagonistes. Vercors, dessinateur et illustrateur habitué à saisir le moindre détail de la chose observée, réussit ici peut-être son meilleur dessin. Malgré une quarantaine de titres, sans compter les albums de dessins d'avant-guerre, Vercors est l'homme d'un livre, Le Silence de la mer.

II.2- Une hospitalité « clandestine »

Comme on peut le constater, il n'y a pas ici d'hospitalité traditionnelle, même si la situation semble analogue dans sa forme extérieure. En effet, un homme loge chez lui un autre homme, un étranger. C'est une circonstance où l'hospitalité aurait dû se manifester, mais il s'agit ici d'un pays occupé et les protagonistes sont justement des ennemis. C'est un cas d'hospitalité forcée, mais alors, peut-on vraiment parler d'hospitalité ?

Il faut se rappeler que *« les français de la zone occupée commencent très vite le difficile apprentissage de la vie quotidienne avec l'ennemi. Les actes de servilité sont nombreux car l'occupant est omniprésent et détient tous les pouvoirs de décision. »*³² Dans ce livre justement, aucune servilité, aucune hospitalité non plus, mais une résistance totale qui s'exprime par un énorme mur de silence et une grande indifférence. *« D'un accord tacite, nous avons décidé, ma nièce et moi, de ne rien changer à notre vie, fût-ce le moindre détail : comme si l'officier n'existait pas ; comme s'il eût été un fantôme. »*³³ Pendant les six mois que dure leur cohabitation, ces Français ne feront pas un geste envers lui, ne lui adresseront même pas un regard. Néanmoins, malgré le silence obstiné dans lequel s'enferment l'oncle et la nièce, une relation secrète

³² Henry ROUSSO, Les années noires, Découvertes Gallimard, Histoire, 1992, p. 62.

³³ VERCORS, op. cit., p. 23.

se crée peu à peu, et des imperceptibles modifications vont se produire qui confirment, à mes yeux, l'apparition de l'hospitalité chez ces villageois. Trois éléments sont remarquables dans ce sens : leur attitude intérieure, le langage utilisé et enfin le silence rompu. Du côté de l'officier, c'est la totalité de son comportement qui va orienter vers l'image de l'hospitalité.

Quant au premier élément, il est clair que l'oncle se sent très vite coupable de son inhospitalité car il l'exprime dans la phrase adressée à sa nièce : « *Je ne puis sans souffrir offenser un homme, fût-il mon ennemi* »³⁴. Plus loin, il dit aussi : « *c'est peut-être inhumain de lui refuser l'obole d'un seul mot* ».³⁵ La nièce, qui reste plus longtemps enfermée dans une résistance acharnée, finit, elle aussi, par manifester un changement d'attitude. Le narrateur raconte :

« *Cette absence ne me laissait pas l'esprit en repos. Je pensais à lui, je ne sais pas jusqu'à quel point je n'éprouvais pas du regret, de l'inquiétude. Ni ma nièce ni moi nous n'en parlâmes. Mais (...) je voyais bien, (...) à quelques lignes légères qui marquaient son visage (...) qu'elle non plus n'était pas exempte de pensées pareilles aux miennes* ».³⁶

Ces phrases corroborent les modifications dans l'attitude, qu'on dira « mentale », des propriétaires. Il est certain que cet hôte forcé est un ennemi, mais il est d'abord un homme et c'est ce à quoi les villageois vont être sensibles, car l'attitude de l'officier, comme on le verra plus loin, contribue à faire oublier son identité politique. Le deuxième élément qui confirme cette transformation concerne la langue. En effet, l'oncle, à qui personne ne peut reprocher une quelconque connivence avec son locataire, va utiliser le mot hôte pour se référer à lui. « *Nous le savions là, parce que la présence d'un hôte dans la maison se révèle par bien de signes (...)* ».³⁷ Il n'est pas cohérent, pour le résistant silencieux qui est le narrateur, de nommer ainsi un ennemi, alors, le mot hôte utilisé pour le qualifier confirme l'attitude hospitalière qui triomphe finalement dans l'esprit de l'oncle. Enfin, le troisième élément sur lequel s'appuie la thèse d'une transformation des hôtes vers l'hospitalité, est la rupture du silence que les

³⁴ VERCORS, op. cit., p. 26.

³⁵ Ibid., p. 26

³⁶ Ibid., p. 41

³⁷ Ibid., p. 41.

habitants de la maison gardaient depuis six mois. Face à celui qu'on devine être le dernier appel de l'officier, l'oncle se décide enfin à répondre. « *Entrez, monsieur* », et se demande aussitôt : « *Pourquoi ajoutais-je : monsieur ? Pour marquer que j'invitais l'homme et non l'officier ennemi ? (...)* ». ³⁸ Aussi le mot « inviter » qui apparaît dans cette phrase souligne la disposition hospitalière dans laquelle se trouve le narrateur. De son côté la jeune fille, après une lutte désespérée contre elle-même, finit aussi par répondre à son ultime « adieu ». Ces trois éléments viennent, selon moi, confirmer l'idée que l'officier est finalement accepté en tant qu'hôte. L'hospitalité n'existe pas ici de premier abord, elle est progressive. L'accueil est subtil et presque invisible, mais la fin du récit surtout confirme le fait de l'hospitalité. Au lieu d'hospitalité forcée, on doit plutôt parler ici d'hospitalité conquise. Mais, l'officier, contribue-t-il de quelque manière à faire naître cette hospitalité ?

Avant de répondre à cette question, il semble intéressant de se rappeler quelques aspects de l'hospitalité qui peuvent éclairer le rôle de l'officier vis-à-vis d'elle. L'amphitryon³⁹, dans l'acception moderne du mot, est celui qui « *reçoit l'autre dans son espace* »⁴⁰ et lui donne à manger. Alors apparemment dans l'acte d'hospitalité celui qui reçoit donne, et celui qui est reçu reçoit. Cependant, il ressort d'un article de Jacques T. Godbout, que :

« *dans l'hospitalité, le don, c'est d'abord la personne elle-même qui se déplace et se rend chez celle qui la reçoit, ce qu'exprime bien le langage courant : on dit « recevoir » pour celui qui, en fait, donne quelque chose (son espace et sa nourriture, le « gîte et le couvert »). Mais il reçoit quelqu'un, et c'est ce qui l'emporte* »⁴¹ (nous soulignons).

Étonnante sagesse de la langue, qui dans sa construction même exprime l'importance que le don de soi a dans l'échelle des dons. Mais cette sagesse lui vient de

³⁸ VERCORS, op. cit., p. 44.

³⁹ « Nom commun, au sens d'hôte, depuis 1727.

Amphitryon est le nom propre grec d'un personnage légendaire, fils d'Alcée et roi de Tirynthe. Zeus revêtit son apparence pour séduire Alcène, son épouse fidèle, qu'il rendit, par tromperie, mère du demi-dieu Hercule. Le mythe reprit en France au XVII^e siècle fait mention du dîner d'Amphitryon offert par Zeus ; faisant allusion à l'ambiguïté de deux Amphitryon, le valet Sosie déclare que le véritable est celui qui invite à manger. » Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française, dirigé par A. REY, 1998.

⁴⁰ Jacques T. GODBOUT, in Communications, op. cit., p. 41. « L'hospitalité ne consiste pas à donner un espace à l'autre, mais à recevoir l'autre dans son espace ».

⁴¹ Ibid., p. 21-48.

loin car il faut se rappeler que dans les vieilles traditions grecques de l'hospitalité, celui qui recevait devait offrir un cadeau à celui qui était reçu.⁴² D'ailleurs, Benveniste, dans son étude du mot « hostis » d'où provient le mot d'hospitalité, conclut que celle-ci « est fondée sur l'idée qu'un homme est lié à un autre par l'obligation de compenser une certaine prestation dont il a été bénéficiaire ».⁴³ L'hospitalité serait alors un don réciproque. C'est peut-être pour cela, qu'il existe dans les mythes de l'hospitalité⁴⁴ la notion de châtiment devant l'inhospitalité. L'homme incapable de réaliser qu'un hôte est un cadeau du ciel mérite d'être puni. Toutefois, si dans l'hospitalité, hôte et hôte peuvent être considérés comme égaux par rapport au don, car chacun donne à l'autre quelque chose, ils ont néanmoins une position différente. En effet, Jacques T. Godbout affirme que :

*« une frontière existe entre celui qui reçoit et celui qui est reçu. En fait, le phénomène de l'hospitalité instaure une différence de statut provisoire. L'hospitalité se situe toujours à la frontière entre l'appartenance et l'altérité. Elle porte sur la différence, même au sein de la parenté (...) Même dans une communauté aussi identitaire que la famille, l'hospitalité marque une différence et crée une frontière entre ceux qui reçoivent et ceux qui sont reçus. Sinon, il n'y a pas d'hospitalité, il y a de partage (...) ou il y a rencontre dans un espace neutre. »*⁴⁵

Il y a donc, dans l'hospitalité, malgré une certaine réciprocité dans le fait de donner, un écart dans la position de chaque participant.

À la lumière de ces opinions, si dans Le Silence de la mer l'inhospitalité se change en son contraire, c'est que les propriétaires deviennent peu à peu conscients du don de soi que réalise ostensiblement l'officier. Car celui-ci cherche vraiment à donner l'image de l'hôte classique, il fait tout pour faire oublier sa position d'ennemi. On constate d'une part qu'il « se donne » véritablement lors des soirées près de la cheminée, car il n'hésite pas à parler de son passé, de ses pensées, de ses illusions... D'autre part, il a une attitude qui correspond en tout à celle qui est attendue d'un hôte dans l'hospitalité traditionnelle. Il garde toujours une distance, distance qui n'est pas

⁴² Emile BENVENISTE, op. cit., Vol. I, section 2, p. 69.

⁴³ Ibid., Vol. I, chap. 7, p. 94.

⁴⁴ Voir La Bible et Les Métamorphoses, d'Ovide.

⁴⁵ Jacques T. GODBOUT, in Communications, op. cit., p. 21-48.

une simple réaction provoquée par la réception hostile qui lui est faite, mais l'exacte distance qui se doit de tenir, dans l'hospitalité traditionnelle, celui qui est reçu. Lors de sa première venue par exemple, il frappe à la porte, il attend qu'on lui ouvre, et il demande la permission d'entrer. De plus

« (...) il salua militairement et se découvrit. Il se tourna vers ma nièce, sourit discrètement en inclinant légèrement le buste. Puis il me fit face et m'adressa une révérence plus grave. Il dit : Je me nomme Werner von Ebrennac.(...) Je suis désolé (...) Cela était naturellement nécessaire. J'eusse évité si cela était possible. Je pense mon ordonnance fera tout pour votre tranquillité »⁴⁶.

C'est l'image même de la déférence. Personne ne lui répond, ni le regarde, mais il ne se décourage pas. Il est toujours poli, souriant, et supporte, admire même, le silence interminable qu'on lui oppose. Le narrateur affirme qu'« *il ne fit rien, jamais, qui pût passer pour de la familiarité* ». ⁴⁷ De même, pour leur éviter la vue de l'uniforme ennemi, il descendra au salon en civil. Demande-t-on plus à un hôte « normal » ? Son attitude est parfaite. Alors, indubitablement elle contribue à la gestation de l'hospitalité. D'une part, il fait don de soi, de l'autre, il garde la distance nécessaire.

Après cette lecture, il est difficile de continuer d'adhérer à la trop rapide opinion qui dit que ce récit est l'exemple même de l'inhospitalité. Si extérieurement il s'agit sans doute d'une circonstance particulièrement inhospitalière, chaque personnage contribue avec ses pensées et ses gestes à faire comprendre qu'il existe en fin de compte, au fond des personnages, des dispositions pour une véritable hospitalité. Maintenant, dans un autre ordre d'idées, il est intéressant d'aborder cette notion dans une approche plus abstraite, au sens où on l'envisage au-delà de l'homme lui-même.

III. D'AUTRES ESPACES D'HOSPITALITÉ

Si l'hospitalité a pour principale caractéristique l'accueil de l'Autre, certaines manifestations humaines ont aussi cette qualité. Dans cet esprit, la lecture du

⁴⁶ VERCORS, op. cit., p. 19.

⁴⁷ Ibid., p. 25.

texte nous découvre effectivement des nouveaux espaces d'hospitalité. Celui de la langue, celui de la culture, celui de l'amour.

III.1- L'hospitalité de la langue

Une langue est l'expression d'une culture. Ses mots sont des « *pierres roulées par l'impulsion expressive de chaque peuple, [et] le glacier qui les pousse et les polit n'est pas seulement puissant, il est aussi capricieux* ». ⁴⁸. On sait très bien que chaque langue a des mots intraduisibles, car ils expriment un sentiment unique. Par exemple *saudade* est un mot portugais qui exprime une certaine mélancolie, faite de nostalgie et de tristesse, mais qui ne signifie pas uniquement mélancolie, ni nostalgie, ni tristesse. C'est un mot particulier à la culture portugaise que le français ne peut qu'approcher, car il n'existe pas en français un mot parfaitement équivalent. Parfois, lorsque le même mot existe dans deux langues différentes, il n'est pas forcément utilisé avec la même fréquence ni dans le même contexte. Par exemple selon Marta Giné-Janer, professeur de Lettres à l'Université de Lérida (Espagne), le mot hospitalité, qui existe aussi en Espagne (*hospitalidad*), n'est pas trop utilisé dans son pays dans un contexte humain, mais presque toujours avec une connotation matérielle. On dira d'un lieu qu'il est « hospitalier », alors qu'on ne dira pas de même pour une personne accueillante. Ainsi, une infinité d'exemples illustrent le fait de la langue comme une manifestation précise de chaque population. Mais, on peut accepter l'idée de l'hospitalité de la langue dans le sens que, au-delà des appartenances culturelles, la langue accepte n'importe quel homme qui la choisit comme hôtesse de son expression. Même si une langue est l'espace privilégié d'une certaine culture, elle n'est pas sa propriété exclusive. L'hospitalité de la langue s'exprime d'ailleurs dans son extrême souplesse. Chaque fois qu'il est nécessaire, elle s'adapte, se modifie, s'élargit. Elle change au cœur même de sa culture, car la vie se modifiant, elle doit trouver constamment des nouveaux moyens d'expression. Un exemple éclairant est celui de la francophonie. Aux Antilles, au Canada, au Sénégal on parle français. Mais ce ne sont ni

⁴⁸ Miguel TORGA, La création du monde, présentation par D.H. Pageaux, traduction par Claire Cayron, éd. GF Flammarion, 1999, p. 261.

les mêmes cultures, ni la même histoire, ni le même français ! Dans son hospitalité, la langue à su s'adapter à l'hôte. Une situation identique s'est produit avec la langue espagnole. L'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud parlent espagnol (excepté le Brésil, la Guyane française, le Guyana et le Surinam) mais ce n'est pas exactement l'espagnol d'Espagne, et même à l'intérieur du continent latino-américain l'espagnol est différent, la langue a évolué selon les nécessités émanant de chaque culture. Dans Le Silence de la mer, l'hospitalité de la langue française ressort du fait que l'officier allemand l'utilise pour s'exprimer. Elle le « reçoit dans son espace ». La langue ne lui refuse pas l'accueil que lui refusent les habitants de la maison car, comme le dit Lévinas, « *l'essence du langage est amitié et hospitalité* »⁴⁹. Sauf peut-être que la langue n'est pas vraiment une entité, mais un outil crée par l'homme, et qu'en tant que tel, elle n'a pas l'indépendance nécessaire qu'on pourrait demander à l'acte d'hospitalité.

III.2- L'hospitalité de la culture.

Quant à une probable hospitalité de la culture, elle se situerait au même plan que celle de la langue. Sans véritables frontières physiques, toute culture accueille l'étranger à travers ses manifestations artistiques : la peinture, la littérature, la philosophie... Par exemple, on explique souvent que ce sont les Grecs qui vainquirent les Romains, et non le contraire, car la civilisation grecque survécut à travers Rome malgré la suprématie militaire de cette dernière à l'époque de la prise d'Athènes (Athènes est investie par Rome en 176 av. J.C., date considérée conventionnellement comme la fin de la civilisation grecque). En effet, Rome n'a pas pu éviter l'énorme influence culturelle exercée par les Grecs sur sa population et les Romains, fortement imbibés de culture grecque l'ont façonnée par la suite à leur image... Aussi souple que la langue, la culture sait s'adapter à ses nouveaux hôtes. Ainsi se produit peut-être la naissance de toute culture... Dans notre récit, l'Allemand n'a jamais mis les pieds en France et pourtant il semble bien connaître les auteurs français. Son admiration apparaît

⁴⁹ Cité par Anne DUFOURMANTELLE, op. cit., p. 92.

nettement dans le paragraphe suivant qu'on cite ici au complet afin de lui garder sa puissance.

« Il était devant les rayons de la bibliothèque. Ses doigts suivaient les reliures d'une caresse légère. « ...Balzac, Barrès, Baudelaire, Beaumarchais, Boileau, Buffon... Chateaubriand, Corneille, Descartes, Fénelon, Flaubert... La Fontaine, France, Gautier, Hugo... Quel appel ! » dit-il avec un rire léger et hochant la tête. « Et je ne suis qu'à la lettre H !... Ni Molière, ni Rabelais, ni Racine, ni Pascal, ni Stendhal, ni Voltaire, ni Montaigne, ni tous les autres ! » Il continuait de glisser lentement le long des livres, et de temps en temps, il laissait échapper un imperceptible « Ha ! », quand, je suppose, il lisait un nom auquel il ne songeait pas. « Les Anglais, reprit-il, on pense aussitôt : Shakespeare. Les Italiens : Dante. L'Espagne : Cervantès. Et nous, tout de suite Goethe. Après il faut chercher. Mais si on dit : et la France ? Alors, qui surgit à l'instant ? Molière ? Racine ? Hugo ? Voltaire ? Rabelais ? ou quel autre ? Ils se pressent, ils sont comme une foule à l'entrée d'un théâtre, on ne sait pas qui faire entrer d'abord ». ⁵⁰

La production culturelle française a accueilli cet étranger, elle ne lui a pas fermé sa porte. Il est donc possible de parler de son hospitalité vis-à-vis de l'officier allemand, même s'il est nécessaire de signaler que la culture, à l'égal de la langue, n'est pas une entité, donc il s'agit ici d'une hospitalité purement théorique, d'une extrapolation de la sémantique du mot au-delà de l'humain.

III.3- L'hospitalité de l'amour.

Mais plus que de l'hospitalité, il souhaite peut-être l'assimilation, la fusion. Ceci est flagrant lorsqu'il dit :

« Maintenant j'ai besoin de la France. Mais je demande beaucoup : je demande qu'elle m'accueille. Ce n'est rien être chez elle comme un étranger, un voyageur ou un conquérant. Elle ne donne rien alors, -car on ne peut rien lui prendre. Sa richesse, sa haute richesse, on ne peut la conquérir. Il faut la boire à son sein (...) il faut qu'elle accepte de s'unir à nous. » ⁵¹

S'adresse-t-il à la France ou à la jeune fille ? Y il a de l'amour dans ce récit ? Il semble évident. Cette phrase se confond bien avec une déclaration d'amour. Regardons de plus près l'officier. Il fait preuve d'une admirable patience face au silence

⁵⁰ VERCORS, op. cit., p. 28.

⁵¹ Ibid., p. 32.

permanent alors qu'il aurait pu l'éviter. Il regarde souvent la jeune fille « *avec des yeux souriants* ». Il parle de mariage : « *Nous ne nous battons plus : nous nous marierons !* ».⁵² Il parle d'amour lorsqu'il tente d'expliquer à ses hôtes, combien enrichissante sera l'union de leurs deux pays. Il dit combien il aime le conte de « La Belle et la Bête », encore une allusion chargée des sous-entendus ! En fait il exprime son amour d'homme par des chemins détournés. De son côté, la fille, sensible malgré elle à la cour que lui fait cet homme sensible, ne peut éviter de l'accueillir dans son cœur. Honteuse de s'être laissé ainsi conquérir, elle ne manifeste son amour que dans le mot « adieu » qu'elle lui adresse à la fin et dans le regard qu'elle ancre dans celui désespéré de von Ebrennac. Par ces gestes, elle consent enfin à l'amour. Mais avant, son corps l'avait déjà trahi et son oncle l'a vu. « *Le visage de ma nièce me fit peine. Il était d'une pâleur lunaire. Les lèvres, pareilles aux bords d'un vase d'opaline, étaient disjointes, elles esquissaient la moue tragique des masques grecs.* »⁵³ Peut-il y avoir de signes plus clairs d'amour ? Elle vient d'apprendre qu'il part et qu'elle ne le reverra jamais. Si elle ne l'aimait pas, elle devrait être ravie de la disparition de cet hôte encombrant. Mais elle en souffre. C'est un détail qui ne trompe pas. Et si nous acceptons de parler d'hospitalité vis-à-vis de l'amour, on peut affirmer que l'hospitalité est aussi présente dans l'amour que l'officier et la jeune fille se témoignent.

C'est le propos de René Schérer qui m'a inspiré dans cette dernière recherche : « *débridons l'hospitalité, exportons-la, sachons la découvrir en des lieux inattendus, dans l'accueil qui réserve la langue aux mots étrangers ou nouveaux, dans le livre qui féconde l'esprit et se féconde par le renouvellement incessant de ses lectures, en qui chacun se recueille et s'enrichit.* »⁵⁴. En effet, dans notre société moderne il faut tenter de garder intactes toutes les significations du mot...de peur qu'il ne disparaisse...

⁵² VERCORS, op. cit., p. 28-29.

⁵³ Ibid., p. 50.

⁵⁴ René SCHERER, op. cit., p. 79.

CONCLUSION

Vercors, quelques heures avant de mourir, en 1991, lors d'un entretien qu'il accordait au magazine « Globe », a dit : « *Ce qui m'a intéressé tout de suite après la guerre, avec le nazisme, c'est la définition de ce qu'est vraiment l'homme, de ce qui est humain dans l'homme.* »⁵⁵ Cette phrase est en parfait écho avec Le Silence de la mer où l'auteur réussit une mise en valeur magnifique de l'humain par rapport à l'homme politique. Au-delà des douloureuses différences nées de l'appartenance à des nations ennemies, les protagonistes vont savoir se rencontrer en tant qu'hommes. Et de cette rencontre née l'hospitalité. Malgré les apparences hostiles de la situation, et parce que les personnages sont tous des gens d'une valeur indéniable, elle émerge ici comme le geste simple qu'elle est, l'accueil de l'Autre.

⁵⁵ VERCORS, op. cit., p. 184.

Bibliographie

- VERCORS, Le Silence de la mer, Albin Michel, coll. Le livre de Poche, 1951.
- Fernand BRAUDEL, Ecrits sur l'histoire, Flammarion, Paris, 1969.
- Edmond JABES, Le Livre de l'Hospitalité, NRF, Gallimard.
- P. ROBERT, Dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française, dirigé par A. REY, 1970.
- Dictionnaire historique de la langue française, sous la direction d'Alain REY, 1998.
- Emile BENVENISTE, Le Vocabulaire des institutions indo-européennes, Vol. I, chap. 7.
- Anne DUFOURMANTELLE invite Jacques DERRIDA, De l'hospitalité, éd. Calmann-Lévy, 1997.
- De l'hospitalité, autour de Jacques DERRIDA, Manifeste, sous la direction de Mohammed SEFFAHI, éd. La passe du vent, 2001.
- Julia KRISTEVA, Etrangers à nous-même, Folio Essai, Gallimard, Paris 1988.
- COMMUNICATIONS, revue de l'Ecole des hautes études en sciences sociales. Centre d'études transdisciplinaires (sociologie, anthropologie, histoire), n° 62 intitulé L'Hospitalité et dirigée par Anne GOTMAN, 1997, Seuil.
- Edith HAMILTON, La Mythologie, 1^{ère} éd. 1940, Marabout, Belgique, 1997.
- René SCHERER, Zeus hospitalier, Armand Colin, Paris, 1993.
- HOMERE, L'Odyssée, traduction de Philippe Jacottet, éd. La Découverte&Syros, Paris, 2000.
- PLATON, La République, livre IV, 419a, in « Œuvres complètes », tome VII, 1^{ère} partie, Société d'édition « Les Belles Lettres », Paris, 1967.
- OVIDE, Les Métamorphoses, éd. de J. P. Néraudeau, Gallimard, Folio Classique, 1992.
- Jacques T. GODBOUT, « Recevoir, c'est donner », p. 21-48, in Communications, op. cit.
- La Bible Thompson, version Louis Segond, révisée, dite à la Colombe, éd. Vida, 1991.
- Pierre CENLIVRES, « Hospitalité, état et naturalisation » p. 90-107, in Communications, op. cit.
- Henry ROUSSO, Les années noires, Découvertes Gallimard, Histoire, 1992.
- Miguel TORGA, La création du monde, présentation par D.H. Pageaux, traduction par Claire Cayron, éd. GF Flammarion, 1999.
- Mythes et représentations de l'hospitalité, études rassemblés et présentés par Alain MONTANDON, Presses Univ. Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 1999.
- Dictionnaire Encyclopédique de la Bible, éd. Brepols, 1987.